

CULBUTER LE MALHEUR

Beata Umubyeyi
Mairesse

MÉMOIRE



D'ENCRIER



MÉMOIRE 
D'ENCRER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9

INFO@MEMOIRENCRER.COM
MEMOIRENCRER.COM

CULBUTER LE MALHEUR

DE LA MÊME AUTRICE

NOUVELLES

Ejo suivi de Lézardes et autres nouvelles, Autrement, 2020.

Lézardes, La Cheminante, 2017.

Ejo, La Cheminante, 2015.

ROMANS / RÉCITS

Le convoi, Flammarion, 2024.

Consolée, Autrement, 2022 ; J'ai lu, 2024.

Tous tes enfants dispersés, Autrement, 2019 ; J'ai lu, 2021.

POÉSIE

Après le progrès, La Cheminante, 2019.

JEUNESSE

Peau d'épice, illustrations Véronique Joffre,
Gallimard, 2023.

Culbuter le malheur suivi d'*Après le progrès*, livre-phare marquant la commémoration des 30 ans du génocide des Tutsi au Rwanda (1994-2024). Un million de morts en trois mois. Des silences et des silences. Adolescente à l'époque, Beata Umubyeyi Mairesse a échappé au génocide. Elle offre dans ce double recueil les mots justes pour faire mémoire par une énonciation radicale de ce qui est un désir puissant de vivre à présent, au présent. L'autrice fait danser les mots-pagaille, les mots-bataille, entre ici et là-bas, entre hier et demain pour inventer un imaginaire décolonisé à offrir aux enfants du jour d'après.

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE est née à Butare, au Rwanda, en 1979. Elle est arrivée en France en 1994 après avoir survécu au génocide des Tutsi. Son premier roman, *Tous tes enfants dispersés* (Autrement, 2019 ; J'ai lu, 2021), a reçu le Prix des cinq continents de la Francophonie, et *Consolée*, son deuxième livre (Autrement, 2022 ; J'ai lu, 2024), le prix Kourouma. Elle a également publié des nouvelles, de la poésie et un album jeunesse. Beata Umubyeyi Mairesse vit à Bordeaux.

BEATA UMUBYEYI MAIRESSE

CULBUTER LE MALHEUR

SUIVI DE

APRÈS LE PROGRÈS



*Ou mande-mwen Doudou sa pweziye :
De grenn-mo pou chavire malè !*

*Tu me demandes mon amour ce qu'est la poésie.
C'est des paroles semées pour culbuter le malheur.*

Georges Castera Fils
*Konbèlann*¹

1. La citation de Georges Castera Fils (créole et traduction française) est tirée du texte « Mi bèl pawol mi ! » ou « Éléments d'une poétique de la langue créole » d'Hector Pouillet et Sylviane Telchid in *Ecrire la parole de nuit. La nouvelle littérature antillaise*, Paris, Gallimard, 1994.

PROLOGUE

Trente ans.

1994, c'était hier.

Et pourtant nous avons dépassé l'âge qu'avaient nos parents à l'époque.

Nous sommes, pour beaucoup, devenus parents à notre tour.

Nos enfants ont appris, en grandissant, à cohabiter dans nos cœurs avec des absents.

Même quand nous avons manqué la force ou les mots sans arêtes tranchantes pour leur expliquer nos cicatrices, ils ont apprivoisé notre chagrin.

Désormais, tant bien que mal, ils partagent nos silences.

Le monde, lui, qui avait assisté à notre massacre les yeux grand fermés, est vite passé à autre chose.

Depuis, il nous a accordé des brisures d'attention : une commémoration, une révélation, un procès ou un regret du bout des lèvres.

Nous les avons acceptés, faute de mieux, témoignant dans le temps imparti, posant pour des photos dont nous n'allions pas rédiger la légende, laissant les mots des autres habiller nos abîmes.

Trente ans.

On aimerait croire que c'est le temps suffisant pour reconstruire un pays, écrire l'Histoire et l'enseigner, établir les responsabilités et juger les bourreaux.

Mais combien de décennies faudra-t-il encore pour réparer les cœurs, dissiper les peurs, pour entendre réellement nos histoires et empêcher le traumatisme de ravager nos fragiles familles ?

Qui veut réellement accueillir notre colère ravalée ?

Un million de morts en trois mois.

Le génocide des Tutsi du Rwanda avait été annoncé, il aurait pu être arrêté, il n'était pas inéluctable. Il eut suffi d'un peu de volonté. Seule la lâcheté de ceux qui décidèrent l'abandon des soldats dits « de la paix », ceux qui choisirent de n'évacuer que leurs ressortissants, tirant en l'air pour effrayer les condamnés qui s'agrippaient désespérément à leurs véhicules au lieu de tirer sur les miliciens, seule la lâcheté des dirigeants du monde *civilisé* devrait être qualifiée de « tragédie » aujourd'hui.

Ils étaient le symbole même du progrès. Ce progrès qu'on nous avait présenté, toute notre enfance durant, comme l'horizon souhaité pour notre pays sous-développé. Paix-Unité-Progrès, telle était la devise du Rwanda d'alors. Trente ans après, nous les survivantes et survivants pansons encore nos blessures intérieures dans une solitude sans nom et notre besoin de consolation demeure immense.

Bien souvent, ce sont d'autres qui racontent ce génocide au monde, nous donnant l'impression d'être devenus les figurants de notre propre histoire.

Si les années ont érodé les mémoires, au point d'effacer les traits des visages ou le son des voix, le souvenir des

trois mois, d'avril à juillet 1994, que nous avons traversés en sursis, lui, reste vif.

C'est si court trois mois, mais désormais pour nous c'est toute une vie. Il n'y a pas un jour qui passe sans que ce printemps de cendre et de sang fasse irruption dans notre esprit ou mette notre sommeil en charpie.

En trente ans, le malheur a pris pour chacune et chacun une ampleur différente. Certain.es sont parvenu.es à devenir des femmes et des hommes debout, pour d'autres les plaies sont encore à vif et les vides à jamais béants.

Que peut la poésie, que peuvent les mots pour dire les trente années empoisonnées à jamais par ces trois petits mois ? Si peu.

Et pourtant. Il faut dire les mots, dire et ne pas renoncer à notre tentative quotidienne de culbuter le malheur. Parler, écrire, raconter pour ne pas se laisser ensevelir par le silence des uns, la logorrhée négationniste des autres ou, tout simplement, l'indifférence du monde.

Culbuter le malheur pour les enfants du jour d'après.

CULBUTER LE MALHEUR

Et au bout de cette nuit
Qui jamais ne finit
Nous voici sommés de témoigner
L'invitation est ainsi formulée
Au nom de la Paix
De l'Unité et
Du Progrès

Raconter la grande traversée
Comment nous avons accosté
Rive rivage ravage
Des rêves reprisés dans les poches
Les mots sont les étoiles capturées
Par les draps du sommeil chiffonné

Trois décennies-lumières sont passées
Nos yeux écarquillés d'insomnies
Les ont regardées filer dans le noir
Sans qu'aucun vœu ne soit permis

Rives rivages ravages
Nous sommes là pour attester
Des effondrements de minuit
Quand toute l'humanité est assoupie

Dormez en paix braves gens
Notre ouvrage se fait sans bruit